

Roger DADOUN

Anarchisme et psychanalyse

Dans notre tentative d'examiner de quelle façon la recherche psychanalytique peut contribuer au développement et à l'approfondissement de la pensée et de l'action anarchistes, nous mettrons de côté les problèmes posés par la profession de psychanalyste, qui relèvent d'une analyse sociologique complexe et trop diversifiée (il faut tenir compte des pays, des cultures, des personnes, des milieux, des formations, des statuts, etc.) et les problèmes relatifs à la personne même de Freud (les rapports entre un homme et sa pensée soulevant toujours d'insurmontables difficultés). En aucune façon, donc, nous ne jugerons la pensée psychanalytique d'après les psychanalystes eux-mêmes (tout en étant parfaitement conscient de la dominante bourgeoise et souvent conservatrice qui les caractérise) ni d'après l'individu Freud (les qualificatifs de "petit-bourgeois", "conservateur", "victorien", "patriotard", "phallocrate", etc., utilisés pour le définir, nous paraissant tout à fait déplacés lorsque c'est la pensée freudienne qui est en jeu.) C'est la découverte de Freud qui nous intéresse, découverte qu'il a lui-même définie comme étant une "révolution" (à l'égal, disait-il, de la révolution copernicienne et de la révolution darwinienne) et c'est à l'oeuvre révolutionnaire de ce Freud créateur que nous nous adressons. Cette découverte, cette oeuvre, cette création - nous croyons qu'il est possible, qu'il est légitime, qu'il est nécessaire et vital de les mettre sous le signe de l'anarchie, et nous reprenons les vers du poète anglais Auden pleurant la mort de Freud en 1939 :

"triste est Eros, bâtisseur de cités
et en pleurs l'anarchique Aphrodite."

1

Le rapprochement que nous opérons entre anarchisme et pensée freudienne est éclairé par l'image de "l'anarchique Aphrodite" : il a manqué à l'anarchisme la dimension "Aphrodite", c'est-à-dire l'appui sur une conception érotique cohérente et opératoire de la réalité humaine, tant individuelle que collective; et il a manqué à la psychanalyse, à l'Aphrodite freudienne, c'est-à-dire à sa théorie de la sexualité, la mise au jour et au clair de ses potentialités révolutionnaires, libertaires. Cette hypothèse d'une complémentarité, plus exactement d'un appel réciproque que s'adressent l'anarchie et la psychanalyse, n'est pas arbitraire, elle se fonde sur les textes anarchistes et sur les textes freudiens, qu'il serait très facile de recenser et de citer. Pourquoi ces deux formes de pensées, chargées à notre sens d'affinités et caractérisées par un mouvement radical de subversion, sont-elles demeurées séparées, voire hostiles l'une à l'autre ? Pourquoi même Freud a-t-il éprouvé le besoin, dans une de ses nouvelles conférences de psychanalyse de 1932 intitulée "D'une conception de l'univers", de tourner en ridicule "la doctrine anarchiste" en lui attribuant la possibilité de construire des "ponts de carton" et de pratiquer l'anesthésie "au gaz lacrymogène" ? On peut imaginer que la conjonction de l'anarchisme et de la psychanalyse constitue une avancée, une percée devant laquelle l'esprit humain recule, le puissant vecteur politique de l'anarchie se trouvant brusquement face aux "hauteurs béantes", aux profondeurs abyssales de l'inconscient et des énergies pulsionnelles, de l'éros et de la mort, tandis que pour sa part la psychanalyse verrait s'ouvrir devant elle les perspectives périlleuses, redoutables, risquées d'une socialité radicalement transformée.

La découverte freudienne, modèle de rupture

Divers commentateurs et disciples de Freud ont mis l'accent sur la continuité de sa pensée relativement à des systèmes antérieurs. Sa découverte était ainsi inscrite dans des cadres traditionnels : le positivisme scientifique, un rationalisme spiritualiste, le moralisme puritain, la psychiatrie et la sexologie, le judaïsme, la biologie, la culture ou la Bildung germanique, le baroque viennois, etc. Ce type de mise en relation - qui trop souvent ne relève que d'un historicisme simplificateur ou un sociologisme à courte vue ou un marxisme vulgaire - nous est utile dans la mesure où nous en prenons le contre-pied : la découverte freudienne vaut, à nos yeux, non par son inscription ou sa fidélité à des contextes antérieurs, mais par sa puissance de rupture, sa force d'arrachement. De ce point de vue, elle s'offre comme un modèle exceptionnel de ce moment décisif, crucial, dramatique de rupture qui marque toute position libertaire. Plus que d'un moment, ponctuel, il s'agit d'un processus permanent, d'une dynamique constante : on n'est jamais un anarchiste, on s'efforce de le devenir à chaque instant de l'existence.

L'attitude de Freud inventant la psychanalyse est une attitude de rebelle : contre l'idéologie spiritualiste ou matérialiste de son temps, contre le scientisme, contre la psychiatrie académique, contre le moralisme hypocrite, contre son propre milieu de culture et de vie, il dresse une nouvelle vision de la réalité humaine, il construit une anthropologie révolutionnaire. Une anthropologie complète, c'est-à-dire qui prend en compte la réalité individuelle, l'homme comme sujet unique, et la réalité sociale, l'homme comme être politique, comme "animal de horde" - ces deux faces étant, dans le processus de sa découverte et dans sa construction globale, étroitement, structurellement associées.

Comme elles le sont, précisément, dans toute conception anarchiste de l'homme; et il nous faut donc insister tout particulièrement sur cette liaison, sur cette fondamentale intrication entre être individuel et être social, sans pour autant réduire l'un à l'autre. (De la même manière que nous insistons sur la fondamentale intrication entre corps et esprit, sans pour autant réduire l'un à l'autre, mais cherchant toujours à préserver la spécificité de chacune des faces dans son intime association avec l'autre face.)

Ainsi, dans sa forme même, dans son déroulement, dans son heurt violent et farouche avec les autorités et dominations sociales et intellectuelles (idéologies dominantes, institutions magistrales, modèles culturels, etc.), la découverte freudienne se définit comme un geste - comme une geste intellectuelle - libertaire. Mais d'autant plus libertaire, encore, qu'elle s'alimente aux sources, aux racines même de l'être individuel, singulier, de l'unique.

3.

Amant passionné de la culture de soi-même

L'énergie de la rupture, c'est en effet en lui-même, au plus profond de lui-même, que Freud va la chercher. Il accomplit cet exploit "formidable" qui s'appelle l'auto-analyse - laquelle constitue, toutes proportions gardées, un moment décisif, et permanent lui aussi, comme la rupture et le moment critique, de la construction de soi, de l'avènement de cet unique que tout anarchisme se donne comme objectif. L'exemple de Freud, découvrant dans l'analyse de

ses rêves, de ses oublis, de ses gestes manqués, de ses émotions, de ses fantasmes, à la fois les matériaux essentiels pour la conscience et la construction de soi et les structures universelles de la réalité humaine, cet exemple nous assure que nous avons en nous les moyens d'être à la fois nous-mêmes et de participer au grand être collectif qu'est l'humanité.

La pénétration, à travers soi, dans les textures constitutives de la réalité humaine, ne peut aller sans une valorisation de soi. Le "connais-toi toi-même" implique un "aime-toi toi-même". Est-ce la voie d'un narcissisme, d'une contemplation égocentrique et autarcique de soi ? L'exemple de Freud, à nouveau, nous montre qu'il n'en est rien; on pourrait dire qu'à l'instar de certains autres rapports avec divers objets, un peu d'analyse de soi conduit au narcissisme, beaucoup d'analyse de soi en éloigne, et nous ouvre en revanche à des perspectives universelles. Nous rejoignons le projet formulé par l'anarchiste Pelloutier (à peu près à la même époque où Freud élaborait ses théories sur le rêve et la sexualité) : en même temps qu'il s'affirme comme l'adversaire irréconciliable de tous les despotismes, il souligne que les anarchistes sont "les amants passionnés de la culture desoi-même". A cette "culture de soi-même" ainsi évoquée par Pelloutier, il manquait un outil solide et rationnel : la pensée freudienne nous l'apporte.

4.

L'homme, tel qu'en lui-même ...

A travers les figures singulières, personnelles qu'il dessine et qui composent sa mémoire unique, Freud fait surgir les formes caractéristiques, les structures universelles de la réalité humaine - soudainement dotées,

par la grâce de la découverte psychanalytique, d'un potentiel émotionnel et énergétique véritablement merveilleux. A défaut de pouvoir entrer dans le détail de ces structures, signalons quatre lignes directrices de réflexion, qui toutes sont susceptibles de mener à des applications concrètes et régler nos lignes de conduites.

A. L'insurrection onirique

L'analyse des rêves a joué un rôle déterminant dans l'auto-analyse de Freud, et elle constitue toujours le socle de la pensée freudienne, avec le livre de base qui ouvre le XXème siècle, La science des rêves, en 1900 (Die Traumdeutung). Le rêve constitue l'expérience la plus commune de l'humanité; tous les hommes rêvent, tout le temps, et de la même manière. Comment une telle expérience a-t-elle pu échapper à la connaissance, comment peut-elle faire l'objet d'une telle méconnaissance ? Même les psychanalystes ne s'en servent que comme un moyen d'accès parmi d'autres pour mettre à jour des motivations cachées, des expériences refoulées. Il nous faut aller bien plus loin, renouer avec les intuitions du surréalisme comme avec certaines valorisations primitives du monde du rêve, des "Etres éternels du rêve." Le rêve ne se contente pas de faire revenir des souvenirs refoulés, il ne se contente pas, s'il le fait, de satisfaire des désirs - il met le sujet rêvant en relation son humanité toute entière, avec les pluralités qui le constituent. L'un de la vie de veille - forme une qu' imposent et sur laquelle pèsent les contraintes sociales, exigeant de chacun qu'il demeure identique à soi - se retrouve, se contemple plusieurs : il se défait d'un certain carcan d'unité pour goûter le déploiement de ses multiples visages, de sa "multiple splendeur". Ces visages surgissent à l'intérieur de soi : surrection de visages, insurrection, au sens propre du terme.

L'insurrection onirique, en montrant de façon émotionnellement et imaginativement irréfutable que "je" est les autres, tous les autres, travaille intensément dans le sens de l'égalité et de la fraternité entre les hommes. Peut-être est-ce cette vocation extraordinaire du rêve qui a conduit à son occultation, son refoulement systématique. Dans le rêve, ni dieu ni maître, ni gloire ni majesté, ni grandeur ni bassesse, ni bien ni mal, ni prestige ni péché - mais des intensités, des charges d'énergie en permanent déplacement, des jeux de mots, d'images, de situations, d'émotions, des découvertes, des émerveillements, des terreurs, des épouvantes, des vertiges, des anéantisements ou des créations prodigieuses; dans le rêve, nous sommes tous des dieux et des maîtres, des chacals et des vers de terre. Le rêve détache et jette les vêtements étriqués de la vie de veille, il donne au corps toute son amplitude, il libère des potentiels incroyables - au delà de toute croyance. La pratique onirique - attention portée au rêve, analyse du rêve, exercice systématique du rêve - constitue donc une dimension majeure de la culture de soi-même et de la construction de la réalité individuelle.

B. Eros, la pulsion sexuelle, le Rouge

Eros circule dans le rêve comme un poisson dans l'eau. L'onirique est toujours, par certains de ses aspects, par certaines de ses tonalités, de ses atmosphères, une érotique. Nous savons que la psychanalyse est d'abord, est toujours perçue avant tout comme une théorie de la sexualité : une conception qui redonne ou qui donne à la sexualité sa place primordiale, au point que la pensée freudienne n'a cessé d'être dénoncée comme un pansexualisme. Cette fonction vitale de la sexualité dans l'économie humaine a été aussi reconnue par maints penseurs ou écrivains anarchistes, et le projet de libération sexuelle, dont Wilhelm Reich entre

autres s'est fait le porte-parole mais devant laquelle la psychanalyse orthodoxe a toujours reculé ou s'est dérobée, demeure une constante des programmes anarchistes.

Libération sexuelle ne signifie pas satisfaction automatique des désirs, soumission aux exigences de la pulsion sexuelle. L'important est d'abord de reconnaître ces exigences pulsionnelles, d'en suivre les tours et les détours, d'en évaluer le poids et la nécessité, et par dessus tout d'examiner les transformations diverses qu'elles supportent du fait des oppressions, répressions et dominations socio-politiques. Si la pensée freudienne peut être qualifiée, de façon d'ailleurs confuse et vaine, de pansexualisme, il faudrait préciser qu'il s'agit d'un pansexualisme en creux : le sexuel est partout, est dans tout, parce qu'il n'est vraiment nulle part, parce qu'il n'a pas de lieu fixe d'élection, et qu'il est chez l'être humain - à la différence, semble-t-il, de l'animal - une sorte de puissance potentielle, une force de disponibilité apte à subir tous les déplacements possibles et imaginables.

Ce creusement dans la sexualité auquel nous convie la psychanalyse a l'avantage de libérer l'homme des contraintes d'une nature fixe, d'un déterminisme organique ou biologique tel que le pense le matérialisme vulgaire. Paradoxalement, la sexualité, tout en accablant l'homme de ses farouches exigences, tout en se prêtant par sa malléabilité à tous les jeux de domination et de maîtrise, trace des voies libératrices : elle résiste à toutes les dominations, elle dégage, à mesure que le désir les comble ou que le refoulement les masque, les chemins d'une création de soi. C'est sur ce creux tout bruissant d'échos, tout palpitant d'élans, que s'édifie l'individu libre.

La fonction que la pensée freudienne assigne à la sexualité dans la construction humaine se déploie comme un drapeau rouge. Symbolisation exacte : car dès le moment où le désir sexuel cesse d'être cet agrégat de replis à l'intérieur de l'être (mais les replis eux-mêmes sont le produit d'un travail culturel), il devient un fait socio-politique, il est bannière, résistance, révolte, ou sombre dans la répétition névrotique ou l'hébétude des croyances religieuses et des formations idéologiques.

C. Thanatos, la pulsion de mort, le Noir

Dans la conception freudienne de la pulsion de mort, si contestée par les propres disciples de Freud et si difficile à admettre et évaluer, l'anarchie plante son drapeau noir ! Symbolisation qu'il convient d'affiner, pour éviter les pires confusionnismes ; le noir de l'anarchie se distingue radicalement de la couleur de mort qu'affectionnent les fascismes et totalitarismes, de ce général franquiste clamant "viva la muerte" aux nazis S.S. "tête-de-mort", aux chemises noires du fascisme italien, ou aux noires brochettes des bureaucrates staliniens pareils à des momies dressées sur la Place Rouge (non loin de la momie de Lénine!). Nous interprétons le noir du drapeau anarchiste, dans la mesure où ce drapeau, comme les autres, est tolérable, comme une reconnaissance objective du travail de la pulsion de mort et comme une certaine façon de proposer à la collectivité d'élaborer cette reconnaissance et, à la limite, d'effectuer ce que Freud définissait, dans une de ses réflexions les plus profondes sur le plan psycho-politique, comme le travail du deuil: permanente mémorisation des effets meurtriers de cette pulsion dans l'histoire de l'humanité, rappel dramatique de l'histoire humaine comme charnier, comme crime et extermination; et en même temps, tentative de

débusquer les motions mortifères, d'en déchiffrer les marques et les liaisons avec les motions érotiques et les diverses énergies pulsionnelles.

Le Noir, alors, avoue, expose son ambiguïté primordiale: à la fois fascination de la mort, vertige de destruction et d'annihilation, ce que précisément et non sans une certaine intuition de l'inconscient le langage commun et conforme dénonce sous le terme d'"anarchie"; et en même temps, affrontement direct avec la mort, prise à bras-le-corps, reconnue comme puissance élémentaire, et sommée d'entrer dans les voies que la raison humaine alliée à l'éros pourrait lui tracer. L'anarchie représente à mon sens cette avancée extrême de l'alliance éros-raison affrontant, sans les détournements de la sublimation ou du refoulement, la pulsion de mort. C'est peut-être même en ce point nodal, abyssal, que la conjonction entre Freud et l'anarchie me paraît la plus dense et la plus riche de sens.

D. Pulsion d'emprise, pulsion de pouvoir

Peut-être conviendrait-il de reconnaître dans sa spécificité une puissance pulsionnelle relativement négligée par la psychanalyse et qui intéresse en revanche au plus haut point le désir d'anarchie : il s'agit de la pulsion d'emprise, qu'on pourrait nommer aussi la pulsion de pouvoir, celle qui pousse l'individu, par delà les unions de type érotique ou les traitements mortifères des êtres et des choses, à étendre et affermir son emprise sur les êtres et les choses, à exercer le pouvoir pour le pouvoir - selon la célèbre et éclatante formule d'Orwell dans 1984.

Certaines études du comportement animal ont jeté quelques lueurs en ce domaine, mais ce sont surtout les penseurs politiques, comme Hobbes ou Orwell, ou des philosophes comme Spinoza, Schopenhauer ou Nietzsche, qui ont marqué avec le plus de force cette pulsion de pouvoir, définie comme puissance constitutive essentielle de l'être humain et désignée sous diverses appellations (persévérer dans son être, vouloir-vivre, volonté de puissance, etc.). Nul doute que la pensée anarchiste doit reconnaître là la forme d'énergie psychique la plus apte à irriguer et nourrir les diverses expressions du pouvoir. Loin qu'on puisse rapporter cette forme d'énergie à l'énergie libidinale de l'éros ou à la puissance de mort de thanatos, il semblerait plutôt que ce soient éros et thanatos qui se mettent avec le plus de constance et d'efficacité au service de la pulsion de pouvoir. C'est dire que la volonté anarchiste de contestation et d'éradication des pouvoirs se heurte à une des racines, voire à la racine la plus profonde de la réalité humaine.

5

L'homme, "animal de horde"

Si l'énergie pulsionnelle, sous toutes ses formes, se définit comme une source interne, se situe dans l'intériorité du sujet, où elle nourrit ces intuitions élémentaires que sont les émotions et les images (les fantasmes), elle n'en reste pas moins, avant tout, pour une approche concrète et objective, ce qui donne lieu à des expressions extérieures, à des effets sensibles et tangibles. Et l'espace de ces expressions et de ces effets, c'est la société -

étudiée par Freud avec un soin extrême. Il nous ouvre en ce domaine des perspectives aussi originales et fécondes que celles dessinées dans son analyse de la vie intrapsychique et que l'on redécouvre aujourd'hui, comme en témoignent les nombreux travaux sur l'homme de foule, sur la masse et le despote, sur l'Etat lui-même. Et ces perspectives, affirmons-le d'emblée, sont délibérément libertaires. Voici les principales lignes de force de la pensée freudienne envisagée dans son versant anthropologique ou politique (plus précisément psycho-politique).

A. Le psychisme n'est pas conçu par Freud comme un domaine fermé ou réservé, la Psyché n'est pas une entité mystérieuse que l'on identifierait à la notion spiritualiste d'"âme": les structures psychiques sont tout entières tissées, constituées de socialité et de rapports avec des objets externes (mère, père, parents, autres sujets, objets du monde, etc.), et elles sont prises en permanence dans des mécanismes et processus qui les ouvrent ou les dérobent au monde extérieur (projection, identification, imagos, refoulement, sublimation, etc.). Le fameux complexe d'Oedipe, emblème de la pensée psychanalytique, est à la fois un noyau psychique, comme le dit Freud, et un réseau complexe de relations sociales à l'intérieur desquelles le sujet tente de se situer.

B. Tout de suite, la pensée anthropologique de Freud s'est portée vers le principe de pouvoir et d'autorité, et s'est attachée à élucider ce phénomène social élémentaire qu'est la masse. Sa description de la horde primitive dans Totem et tabou et notamment des rapports entre le groupe et le despote (entre société et pouvoir) a conservé une actualité frappante et se propose comme un outil privilégié d'investigation des formes les plus archaïques de socialité, vers lesquelles toute société ne cesse de retourner, de façon transitoire et légère ou compacte et féroce.

Dans "Psychologie de masse et analyse du moi", l'analyse de Freud porte sur les deux grandes institutions autoritaires et dominatrices de l'époque: l'Eglise et l'Armée (le sabre et le goupillon, selon une imagerie qui a abondamment inspiré toute une littérature anarchiste populaire). Si l'on peut dire qu'à première vue, Freud "psychologise" les rapports sociaux, les rapporte à des facteurs internes, on peut tout autant soutenir qu'il "sociologise" les données psychologiques : père, mère, institutions et substituts divers ne sont pas seulement des objets psychiques pris dans une circulation libidinale subjective - ils sont tout autant des polarités sociales, des points d'ancrage ou des lignes de dérive anthropologiques, culturels. Le père, symbolisé par le roi - certes ! Mais aussi le roi, le despote, symbolisé par le père ! En analysant l'être humain comme "animal de horde", comme unité toujours tentée de s'agglutiner à la masse, Freud éclaire la structure de "l'homme de foule" - de cet homme des temps modernes si prompt à "faire masse", à composer les foules clamant leur adoration aux chefs charismatiques (politiques ou religieux, mais aussi culturels!).

C. Le personnage de Moïse, qui a constamment fasciné Freud, représente la forme suprême du pouvoir; la manière dont Freud le perçoit et l'analyse, notamment dans Moïse et le monothéisme (sa dernière oeuvre, amorcée au tout début de sa réflexion!), éclaire avec brutalité toute structure de pouvoir - récusée avec une vigueur et une radicalité dont la pensée anarchiste pourrait bien s'inspirer. La croyance sociale (ici la foi religieuse) est définie comme répétition et commémoration d'un crime; le chef est à la fois bouc émissaire et leurre, forme hallucinatoire et fantasme: la politique apparaît comme une fantasmagorie, le lieu de l'irrationnel et de la compulsion, au sein duquel se détache le problème crucial de la Loi.

D. Contre l'hallucination politique, contre le politique comme hallucination et règne du fantasme, Freud offre les moyens d'une approche et d'une construction rationnelles, étroitement liés à la constitution d'un moi autonome, libre, agissant : idéal libertaire.

5.

Développements de la pensée freudienne
vus dans une perspective libertaire

A. La psychanalyse chaleureuse de Sandor Ferenczi : la théorie des catastrophes et des traumatismes phylogénétiques, le sens érotique de la réalité, les modalités de relations entre adultes et enfants, etc., constituent autant d'apports à un affinement et à un approfondissement de l'être humain dans ses liaisons avec l'histoire de l'humanité, avec son propre corps, avec autrui.

B. Groddeck et le devenir enfant-femme de l'homme : élargissement du concept d'homme, introduction dans l'unité individuelle de pluralités qui la mettent en résonance ou en consonance avec les autres unités individuelles, pour composer l'esquisse d'une fraternité.

C. La psychologie de masse du fascisme, les rapports entre "L'homme et l'Etat" témoignent, entre autres, de l'inspiration profondément politique de Wilhelm Reich, qui demeure celui qui a, avec force et ténacité, inscrit la recherche psychanalytique dans le champ politico-social. Sa pensée va bien au-delà de la "Révolution sexuelle" qui la symbolise; elle vise une véritable révolution anthropologique, fondée sur le principe de l'énergie orgasmique et de l'auto-régulation résolument anarcho-

D. Projet actuel élaborer pour l'anarchisme une pensée psycho-politique cohérente et efficace.

6.

Potentiels et projets libertaires
dans les développements de la psychanalyse

S'il ne fait aucun doute que la psychanalyse a été l'invention, l'oeuvre personnelle et singulière d'un créateur nommé Freud, une invention surgie de son être le plus intime, de la culture passionnée de son propre inconscient - il importe de rappeler et de souligner que c'est, aussi, le produit d'une élaboration collective. Ce n'est diminuer en rien la puissance créatrice de la pensée freudienne que de marquer les effets en retour qu'elle reçoit de la part de ceux-là même - les compagnons ou "disciples" de Freud - qu'elle a contribué à former et à engager dans la voie de la psychanalyse. Certes, la théorie freudienne se met très vite à exercer une "autorité de commandement", et cela est dû autant aux demandes des "disciples", qui réclament un roi, un guide absolu, qu'au désir du "maître", qui se voit conforté, sécurisé, magnifié dans l'héroïsme de sa démarche. Mais cette face autoritariste, dogmatique, sectaire, terroriste même de la psychanalyse ne doit pas nous masquer son versant libertaire : c'est-à-dire l'ensemble des opérations, des interventions, des apports effectués par tous ces compagnons, ces camarades (au sens politique du terme) de Freud reversant dans une oeuvre commune le meilleur de leurs méditations et de leur pratique. A la différence de la quasi totalité des groupements académiques, qui fonctionnent de manière mandarinale, sous la houlette d'un "maître à penser", d'un "patron", d'un "chef" (ce sont là des termes employés peut-être plus fréquemment dans le domaine intellectuel que dans les domaines économique et militaire!), la communauté psychanalytique, à ses origines tout au moins, fonctionne sur le mode d'une auto gestion intellectuelle, d'une "démocratie du travail", selon le principe libertaire que Reich fait valoir dans cette formule. Aussi ne faut-il pas

s'étonner de constater combien riches en potentiels et projets libertaires apparaissent les développements de la psychanalyse. Nous ne pouvons exposer cette idée dans le détail, avec toutes les implications pratiques que cela donnerait; mais le principe général demeure, à notre sens, suffisamment suggestif; nous nous en tiendrons ici aux oeuvres les plus faciles d'accès, celles de Sandor Ferenczi, de Georg Groddeck, d'Otto Rank et de Wilhelm Reich.

L'apport principal de Ferenczi, psychanalyste hongrois et compagnon préféré de Freud, concerne avant tout la qualité de la relation humaine, saisie à sa racine même : qualité de la relation de soi à soi, de la relation de l'adulte à l'enfant, de l'analyste à son patient, du sujet au monde. Le sujet humain est, chez Ferenczi, tout le contraire d'une unité close, figée, dominatrice. L'être humain recueille en lui toute l'histoire de l'humanité, mieux encore, toute l'histoire du mouvement de la vie, scandé par des catastrophes (assèchement, glaciation, sélection, etc.) qui furent autant de défis à la matière vivante, au monde animal, à l'espèce humaine; chaque être humain est ainsi comme le blason de la vie et de l'espèce, il est, pourrait-on dire, à la fois lui-même, unité vivante, et plus que lui-même, à savoir commémoration et fête réactualisée de l'univers et de l'humanité. Voici l'homme élevé à la plus haute dignité qu'on puisse imaginer, et porteur d'un sacré qui ne doit rien aux dieux ni à la transcendance. Son lieu d'élection est, de fait, la sexualité, grâce à qui l'espèce humaine se récapitule et s'enchante par la voix ou la voie d'un organisme individuel. L'exploration ou la culture de soi à quoi nous invite la psychanalyse n'entraîne ni à l'égoïsme ni à l'auto-suffisance (ce que l'on nomme parfois, en termes plus banals, "l'individualisme petit-bourgeois"), elle permet au contraire de sonder les fondations - biologiques, animales, historiques, anthropologiques - sur lesquelles l'homme serait susceptible de construire une socialité plus vivante et

et plus vaste, perpétuellement régénérée par le ressourcement dans les expériences cruciales de l'humanité.

Par ailleurs, sur un terrain d'une difficulté extrême et celui peut-être où jouent les dominations les plus implacables et les plus meurtrières, à savoir les relations adultes-enfants, Ferenczi propose une perspective originale, susceptible d'introduire de la clarté dans ce qu'il nomme "la confusion des langues entre l'adulte et l'enfant". Là où l'enfant parle et demande un langage de tendresse, l'adulte répond par le langage de la sexualité, qu'il impose, par la violence ou la séduction, à un sujet immature incapable de le comprendre. Oppression sourde, globale, permanente - source d'innombrables malentendus, d'échanges absurdes, insensés, qui deviennent la matrice d'une existence inauthentique, d'une fausseté fondamentale dans les relations humaines. C'est un vif rayon de lumière que Ferenczi projette ainsi dans ce domaine si trouble, si obscur et si décisif que constitue le rapport adulte-enfant.

Ferenczi entre en conflit avec Freud lorsqu'il envisage de traiter le patient, non plus sur le mode de la "neutralité" dite "bienveillante", mais en acceptant d'accorder certaines gratifications. Comment refuser une certaine forme de tendresse (reprise, en un sens, du langage érotique de l'enfance) à un patient qui précisément souffre d'en manquer ? L'analyste est du côté du patient - il se met aux côtés du patient : rapprochement qui rétablit et révalorise le contact, à la fois charnel, affectif, intellectuel. Mais jusqu'où cela peut-il aller, se demande Freud, inquiet, et avec lui l'orthodoxie psychanalytique, qui s'accommode fort bien de la distance, de l'impartialité, de la froideur même, pour des raisons où les arguments thérapeutiques souvent légitimes ne se distinguent pas toujours de la reconduction et de la consolidation de rapports sociaux caractérisés par la distance (hiérarchie), l'hégémonie du verbalisme intellectuel, le mépris de l'émotion, la phobie du contact, la multiplication des glacis, la glaciation.

Les rapports des hommes entre eux fonctionnent en interaction avec les rapports de l'homme avec le monde, avec la nature. Les philosophes marxistes de l'Ecole de Francfort, Adorno et Horkheimer notamment, ont montré comment le traitement "rationnaliste" et "positiviste" de la nature considérée comme un matériau brut et la cible de la volonté de puissance de l'homme contribuait à orienter dans un sens similaire, comme par mimétisme et par extrapolation, le style des rapports sociaux. A une nature traitée comme objet, taillable et corvéable à merci, correspond une conception de l'homme comme moyen, comme objet soumis à domination et à exploitation. On doit à Ferenczi d'avoir montré à quel point il importait pour l'homme de retrouver ce qu'il nomme le "sens érotique de la réalité", des modes de rapports chaleureux, émouvants et rationnels à la fois, avec la nature. La nature doit, tout comme les êtres humains, demeurer un espace ouvert à la circulation libidinale. C'est cette communication érotique entre homme et réel que s'attache à exprimer, en particulier, la grande poésie - et c'est elle, encore, que s'efforce de retrouver la sensibilité écologique moderne.

Pour que les êtres humains puissent parvenir à une véritable fraternité, c'est-à-dire construire une véritable communauté libertaire, il semble nécessaire que chacun soit en résonance et en consonance avec tous les autres; que chaque singularité, chaque unique contienne potentiellement tous les autres. On dira, paraphrasant Rimbaud : "Moi" est les autres. Ce sont ces altérités que Georg Groddeck, désigné communément comme le "psychanalyste sauvage", s'attache à repérer et à exalter dans la structure humaine. Ces autres, c'est l'enfant que nous avons été, c'est la femme que l'homme porte comme la face cachée de son être. Groddeck fait éclater l'identité étroite et normative du concept d'homme, il fait de la sorte basculer, il met à bas le modèle fondamental de toute domination à la fois interne et externe : l'essence de l'homme. Libéré de cette

tyrannie essentielle, le sujet humain apparaît et se vit comme un être pluriel, une polyphonie où s'expriment les voix de l'enfance et de l'altérité sexuelle, les accords multiples du Ça - terme que Freud n'hésitera pas à emprunter à Groddeck pour désigner d'une nouvelle manière le territoire de l'inconscient. La puissance créatrice et l'omniprésence que Groddeck attribue au Ça transforment radicalement le regard que l'être humain est amené à porter sur lui-même, sur les autres et sur les institutions et formes culturelles qui lui imposent des modèles de subjectivité et d'identité. Retour à une sorte d'état "sauvage", qu'on pourrait aussi bien qualifier d'"anarchique", au sens le plus neutre du terme : nul ordre n'est avancé, c'est à chacun de faire advenir l'inouï.

Face à la liberté tous azimuts de Groddeck (liberté qui pourrait n'être que le versant euphorique - et illusoire? - de la souveraineté et de l'impérialisme sans faille du Ça !), la pensée d'Otto Rank dessine un pôle antagoniste, défini par le rôle déterminant attribué à la volonté du sujet individuel, créateur et artiste de sa propre personnalité. Parti d'une conception globale du traumatisme de la naissance, qui tendait à soumettre et à enchaîner la totalité des formations individuelles et collectives à cette première expérience tragique, Rank en est venu progressivement, et surtout après sa rupture avec Freud, à élaborer une vision de plus en plus volontariste, individualiste et esthétique de la réalité humaine. Les exigences pulsionnelles de l'inconscient, les contraintes de la société trouvent leurs limites dans le pouvoir de la volonté individuelle (une forme non nécessairement conquérante ou agressive de la volonté de puissance, telle que Nietzsche en a fait l'impressionnant portrait) et dans la capacité de création inhérent à chaque être humain. L'individualité est une création héroïque. Le premier individu digne de ce nom, c'est l'artiste qui se projette lui-même dans le mythe du héros qu'il propose au groupe. Et tout individualisme est prométhéen, rebellion, révolte :

il se dresse contre la domination des dieux, mais aussi contre la violence aveugle de la nature, mais encore contre l'indifférenciation et l'anonymat gluant et compact de la collectivité. C'est bien un idéal d'individualisme anarchiste, à coloration esthétique, qui sous-tend la conception de Rank.

Avec Wilhelm Reich, en revanche, c'est le Politique, dans toutes ses acceptions possibles, qui domine. Comment, se demande Reich, faire passer l'essentiel des découvertes psychanalytiques dans le domaine social ? Comment faire sortir la psychanalyse du cabinet et la faire descendre dans la rue ? Est-il raisonnable de se vouer à des cures individuelles, quand la société fabrique, en masse, de la névrose, quand elle entretient une "misère sexuelle" qui défie les meilleures interventions thérapeutiques ? Politiser la psychanalyse, c'est d'abord, pour Reich, effectuer l'articulation entre Freud et Marx : "matérialisme dialectique, matérialisme historique et psychanalyse", c'est le titre d'une brochure de Reich où s'expose ce projet de "freudo-marxisme". A défaut d'effectuer une synthèse convaincante de ces deux vastes conceptions de la réalité humaine, Reich mène une double action parallèle: en tant que psychanalyste et en tant que militant politique compagnon du parti communiste allemand. Jusqu'au moment où il est rejeté et condamné par les uns et par les autres, par les psychanalystes orthodoxes (Congrès de Lucerne en 1934) comme par les bureaucrates communistes (campagne de calomnies de 1933-1934).

S'il est difficile de désigner en quelques lignes l'ampleur et la variété des recherches et projets de Reich, il est possible de marquer brièvement ce fait essentiel : l'oeuvre de Reich abonde en matériaux précieux et originaux susceptibles de donner un élan nouveau à la pensée anarchiste. Le thème de la révolution sexuelle - qui a fait la renommée publique de Reich - a toujours été une dimension majeure de la revendication libertaire, et il le demeure; Reich l'enrichit

de tous les apports de la psychanalyse, en l'étayant sur une base pulsionnelle solide et en lui offrant un cadre conceptuel rigoureux. La psychologie de masse du fascisme constitue un effort systématique pour éclairer les mécanismes psychologiques de la soumission des individus aux institutions et aux tyrannies sociales. Le "système" n'est pas seul responsable, et il n'est pas responsable en tout : le sujet est lui-même complice de sa propre servitude, comme l'avait déjà entrevu La Boétie aux XVI^èm^e siècle. La lutte contre la domination et la hiérarchie passe donc aussi par un combat intérieur, par une élucidation de ses conflits internes, personnels, par une réélaboration de l'expérience psychique - soit typiquement ce qui correspond au projet psychanalytique. L'analyse des formations libidinales, le rôle considérable attribué à la puissance orgastique et à la fonction de l'orgasme conduisent Reich à dégager un principe d'auto-régulation, une sorte de rationalité immanente au fonctionnement du corps et de la psyché - qui peut servir de fondement à une pratique de l'autogestion au plan économique et social, à ce que Reich nomme la "démocratie du travail", très proche de ce que l'on imagine être une communauté libertaire. Enfin, les émotions sur lesquelles Reich insiste tant ont pour vocation de déborder le cadre étroit de la monade individuelle comme l'espace plus large de la société : elles visent l'univers entier dans une expansion sans limite (portée par cette forme d'énergie vivante que Reich nomme l'"orgone"). C'est dire que la lutte contre l'angoisse et la névrose, contre la peste émotionnelle et le fascisme, contre toutes les forces d'inertie et de mort passe par un nouveau rapport (érotique, orgastique) avec la nature. La conception grandiose de Reich n'est pas loin, ici, de basculer dans la mythologie; mais elle apporte au moins cette dimension cosmique et lyrique qui donne à tout projet libertaire un souffle profond et généreux, une respiration vitale.